

# ATERMOIEMENTS D'UNE PRÉGNANCE : MARGUERITE YOURCENAR ET MAURICE MAETERLINCK<sup>1</sup>

par Maurice DELCROIX (Université d'Anvers)

Je me borne ici à jeter une frêle passerelle entre deux études antérieures, inégalement hypothétiques. La première s'appuyait sur un recensement partiel des diverses références de Marguerite Yourcenar à Maeterlinck pour postuler une influence de plus, ponctuelle, certes, mais considérable, à savoir que les premières pages d'*Avant le grand silence*, recueil de pensées que l'essayiste belge publie en 1934, avaient pu contribuer pour la romancière à relancer le projet de sa vingtième année qu'elle affirme avoir repris cette année-là, si même il ne devait aboutir qu'en 1951 à la publication des *Mémoires d'Hadrien* : distinct de la suite du livre par la continuité de son contenu, l'incipit de Maeterlinck amorce en effet une réhabilitation d'un empereur jusque-là décrié<sup>2</sup>. La seconde étude, fondée principalement sur le chapitre de *Quoi ? L'Éternité* intitulé « *Necromantia* », soupesait jusque dans leurs contradictions les vulnérabilités de l'écrivain à la parapsychologie de la mort<sup>3</sup>.

Je ne me dissimule pas que jumeler ces deux tentatives pourrait bien être plus aléatoire encore. *Avant le grand silence* n'a bénéficié, dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, d'aucune référence, d'aucune allusion. Il ne fait pas partie des livres de Maeterlinck présents à Petite Plaisance<sup>4</sup>. En un premier temps, passé les quelques pages consacrées à Hadrien, j'avais considéré que les possibles rapports entre son contenu et telle formule de Zénon, de Nathanaël ou de

---

<sup>1</sup> Sauf indication contraire, nos références iront, pour Maeterlinck, à l'édition originale d'*Avant le grand silence*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Fasquelle Éditeurs, 1934, et pour Marguerite Yourcenar, aux deux volumes de la Pléiade, édition de 1995 pour les *Œuvres romanesques*, 1991 pour *Essais et Mémoires*. Les sigles utilisés sont ceux que recommande la SIEY. Aucun sigle ne sera utilisé lorsque le contexte est suffisant pour identifier le volume en cause. Pour *Les Yeux ouverts*, la pagination de l'originale est suivie de la pagination en Livre de Poche quand celle-ci diffère.

<sup>2</sup> « Avant le grand silence », *Bulletin de la SIEY*, n° 19 (janvier 1998), p. 157-166.

<sup>3</sup> « Illuminations », *Bulletin de la SIEY*, n° 17, décembre 1996, p. 143-154.

<sup>4</sup> *Le Trésor des humbles* [s. d.], *La Sagesse et la Destinée*, 1914 ; *Théâtre*, t. I-III, 1918 ; *La Vie des abeilles*, 1920 ; *La Vie des fourmis*, 1930 ; *L'Oiseau bleu*, 1938.

l'écrivain elle-même – sur l'éternité ou sur le dieu qu'on porte en soi – ne dépassaient guère le niveau des lieux communs d'époque ou de toujours ; a fortiori l'appréhension que l'homme tuerait l'homme. Certes, la coïncidence des dates et une parenté de fond entre les deux évocations hadrianiques, si disproportionnées soient-elles en extension, avait pour moi valeur de preuve. Mais *quid* du reste ? Devant l'impossibilité de cerner un rapport plus étroit entre les pensées disparates des deux auteurs, je me bornais à supposer que si Marguerite Yourcenar, instruite par le souvenir de son père et de ses lectures d'enfance, avait pu feuilleter l'ouvrage à sa parution, ne fût-ce qu'à l'étal d'un libraire, elle n'avait pas nécessairement passé outre de l'introduction. C'était, par un reste de positivisme, me laisser obnubiler par la part la moins aventurée du rapprochement.

Le problème des influences littéraires a souffert longtemps des rigueurs du positivisme. On est porté davantage aujourd'hui à reconnaître qu'une part importante du phénomène tient à sa subtilité, fût-elle par nature insondable. Qu'il soit difficile de rien prouver ne dispense pas le chercheur de prendre des risques. Une réalité flottante mérite au moins l'attention de ce probabilisme dont Maeterlinck, précisément, se faisait l'écho dans *Avant le grand silence*<sup>5</sup>. Surtout s'il s'agit de la discerner dans la contradiction, autant dire entre allégeance et rébellion, dans le cas d'un écrivain qui a rarement reconnu ses dettes, ou ne l'a fait qu'en en discutant la portée<sup>6</sup>.

Touchant Maeterlinck, il n'est pas sans importance que les premiers contacts attestés remontent à l'enfance et à l'adolescence, temps des impressions durables, dit-on, et pour une part inconscientes. Parmi les ouvrages « lus entre la douzième et la quinzième année », *Sources II*, p. 223, mentionne, en tête de liste, [*La*] *Sagesse et [La] Destinée* (1898) et *Le Trésor des humbles* (1896), ensuite *La Vie des abeilles* (1901) et *Serres chaudes* (1889) : donc trois essais et un recueil de vers, le dernier essai sur une de ces sociétés animales qui populariseront Maeterlinck. Certes, la pensée de

---

<sup>5</sup> « Aujourd'hui la probabilité a succédé à la certitude déterministe » (p. 200).

<sup>6</sup> L'influence de Rilke sur *Alexis* n'est attestée, par exemple, que pour minimiser celle de Gide (*YO*, p. 66/64), dont *Le Traité du vain désir*, sous-titre de *La Tentative amoureuse*, est à peine démarqué dans *Le Traité du vain combat*. Et il ne faudrait pas oublier *L'Immoraliste*. Voir à ce propos Carole ALLAMAND, « Yourcenar et Gide : paternité ou parricide ? », *Bulletin de la SIEY* n° 18, p. 19-37 et sa thèse publiée depuis (*Marguerite Yourcenar, une écriture en mal de mère*, Imago, 2004). Certes, l'influence des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* sur le premier roman de Marguerite Yourcenar fut autrement profonde, comme l'a montré tout récemment Walter WAGNER (« Sur les traces de Rilke dans *Alexis* », colloque « Marguerite Yourcenar et l'Univers poétique », Tokyo, 9-12 septembre 2004 ; à paraître).

l'essayiste n'est pas simple, quelque précoce qu'ait pu être l'intelligence de sa lectrice. Mais il ne suffit pas de dire qu'il fit partie de ses lectures d'alors. Les entretiens avec Matthieu Galey précisent à ce propos la médiation du père : « Il m'a lu Maeterlinck, entre autres *Le Trésor des humbles* » (YO, p. 27-30). En dehors de l'essai, la médiation du théâtre ou de sa publication a pu aussi jouer, dont elle dit avoir aimé, « dans l'adolescence », cette « émotion poignante et comme balbutiée » qu'elle reconnaît dans son propre *Dialogue dans le marécage*<sup>7</sup>; mais aussi celle du chant, moment de relative écoute dans les soirées relativement familiales où telle maîtresse de Michel interprète l'une ou l'autre des *Chansons*<sup>8</sup>. D'autres éléments pourraient entrer en ligne de compte : sait-on que Maeterlinck, au temps de *La Princesse Maleine* (1889), intitulait la liste de ses personnages à la manière élisabéthaine : « *Dramatis personae* », formule qui couvrit, en 1946, le manuscrit des trois pièces de théâtre écrites pendant la guerre et que Marguerite Yourcenar fit parvenir à Gallimard par l'intermédiaire d'Albert Camus<sup>9</sup> – si même l'influence élisabéthaine n'a besoin d'aucun médiateur pour jouer ? Ces différents faits, avérés ou probables, rendent davantage plausible une prégnance diffuse, justifiant d'une part que le nom de Maeterlinck revienne çà et là dans les propos de son épigone supposée – surtout, vérité de La Palice, quand elle évoque parcimonieusement ses souvenirs de jeunesse devant Matthieu Galey ou dans *Le Labyrinthe du monde* – et permettent d'autre part de supposer que la jeune femme des années

---

<sup>7</sup> « Note sur *Le Dialogue* [...] », *Théâtre I*, p. 175 ; propos déjà cité dans mon premier article, mais en omettant la mention “dans l'adolescence”, qui a son importance ici. Rappelons que Maeterlinck était surtout connu alors par son théâtre symboliste. L'article dithyrambique d'Octave Mirbeau sur *La Princesse Maleine* avait paru dans *Le Figaro* du 24 août 1890. *L'Intruse* avait été représentée le 21 mai 1891, *Les Aveugles* en décembre de la même année. *Pelléas et Mélisande* sera représenté chez Lugné-Poe le 17 mai 1893. Trois volumes du théâtre paraissent (à Bruxelles) en 1901-1902, un volume à Paris en 1924. *L'Oiseau bleu* (1909 ; présent à Petite-Plaisance dans l'édition de 1938 et significatif que l'intérêt pour Maeterlinck perdure à cette date), aimable féerie dont les personnages principaux sont des enfants, est joué en mars 1911 au théâtre Réjane. On n'ignore pas que Michel conduit fort tôt sa fille au théâtre – « avant la douzième année » –, voir *Phèdre*, par exemple, ou *Bérénice* (avec Bartet), comme le note *Sources II* (p. 22).

<sup>8</sup> *Quoi ? L'Éternité* cite les trois premiers vers de « S'il revenait un jour », en remplaçant au troisième le passé simple du verbe par un imparfait (p. 1360), l'approximation impliquant qu'on cite de mémoire. La chanteuse y est prénommée Béata ; une lettre à Louise de Borchgrave du 9 mai 1966 lui rend son identité et précise un lieu, mais dans un autre répertoire : en remontant dans le passé, « j'entends Madeleine, qui était alors Madeleine van Aersoen, chanter dans sa maison de Bruxelles les *Serres Chaudes* de Maeterlinck » (L, p. 244). *Douze chansons* avait été publié en 1896.

<sup>9</sup> Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Gallimard, 1990, p. 180 et 226.

trente ait pu accorder ne fût-ce qu'un coup d'œil aux nombreux essais que le prix Nobel de littérature (1911) avait publiés relativement récemment : *Le Grand Secret* en 1921, *La Vie des termites* en 1926, *La Vie de l'espace* en 1928, *La Grande Féerie* en 1929, *La Vie des fourmis* en 1930, *L'Araignée de verre* en 1932, *La Grande Loi* en 1933, etc. – tous absents de la bibliothèque de Petite-Plaisance, leur nombre même, à cette époque, étant de nature à en décourager plus d'un.

Certes, la plupart de ces essais ont ceci de répétitif qu'ils relèvent de la veine scientifique de Maeterlinck et de ses lectures encyclopédiques : après les abeilles, les termites et les fourmis, si différentes que soient ces espèces, appartiennent à ces sociétés animales d'une organisation singulièrement plus rigoureuse que la nôtre, l'« intelligence » de l'« Aegyronète aquatique »<sup>10</sup> étant du même ordre que celle des fleurs<sup>11</sup>. Même la « grande loi », Newton et Einstein aidant, n'est que celle de la gravitation. La portée philosophique ou poétique de ces explorations savamment guidées n'est certes pas négligeable, mais elle n'y apparaît pas neuve, ni très insistante. Dans sa relation avec les bêtes, l'auteur de cette « Suite d'estampes pour Kou-Kou-Haï » qu'elle fait remonter à 1927<sup>12</sup>, en dépit d'une référence picturale et d'un nom fort asiatique – le chien en cause étant né à Florence, mais d'une race qu'on dit importée de Chine – serait plus proche du petit texte « Sur la mort d'un petit chien » – bouledogue en l'occurrence – qui ouvre *Le Double Jardin* (1904). D'autant que la question posée alors par Maeterlinck sur la conscience de l'animal – « aux yeux d'un dieu qui saurait tout, n'aurait-elle pas à peu près le même poids et la même valeur que la nôtre ?... » (p. 4) semble rejaillir encore dans ce tardif emprunt de Marguerite Yourcenar – il est vrai à l'Écclésiaste – : « Qui sait [...] si l'âme des bêtes va en bas ? »<sup>13</sup>. Le petit bouledogue, en tout cas, comme un certain « Monsieur », aura sa tombe dans le jardin de son maître.

Mais pourquoi m'obstiner, parmi les essais du poète belge, à interroger préférentiellement *Avant le grand silence* plutôt, par exemple, que *La Sagesse et la Destinée* (1898), voisin de lui par la forme, attesté dans la liste des lectures de la prime adolescence et

---

<sup>10</sup> ... dont le duvet retiendrait une bulle d'air semblable à « un ballon lisse comme les boules de verre des jardins de banlieue » (MAETERLINCK, *L'Araignée de verre*, Fasquelle, 1932, p. 38).

<sup>11</sup> Ceci pour rappeler l'essai de 1907, *L'Intelligence des fleurs*.

<sup>12</sup> C'est la date qui figure au bas du texte dans *Essais et Mémoires* (p. 479), la préface de l'édition séparée de 1980 renvoyant à sa publication dans *Le Manuscrit autographe* de novembre-décembre 1931.

<sup>13</sup> Titre de l'essai daté de 1981 où la citation de ce livre biblique si dur pour la vanité humaine figure en exergue (*EM*, p. 370).

donc si proche de cette enfance qu'on vient de dire terreau d'imprégnation, et présent à Petite-Plaisance dans l'édition de 1914 ? Serait-ce parce que ce dernier, que ce soit ou non par l'effet d'une paternelle vigilance, au demeurant surprenante de la part de Michel, mais en regard de laquelle toute influence du milieu familial n'est pas nécessairement exclue, est de l'avis des spécialistes un Maeterlinck moins sombre, comme à leur manière *Aglavaine ou Sélysette* (1896) ou *Monna Vanna* (1902), éclairés des premières années du compagnonnage (1895-1918) avec l'actrice Georgette Leblanc ? Mon argument toutefois sera autre.

Et d'abord le titre de l'essai de 1934. Certes, l'éventuelle influence d'*Avant le grand silence* ne peut être qu'un effet sur le tard, à laquelle les réminiscences de l'enfance pouvaient tout au plus prédisposer. Mais le titre choisi, Maeterlinck lui-même atteignant alors sa soixante-douzième année, est de ceux auxquels on pense dans l'imminence, vraie ou supposée, de la mort, avec la compromission narcissique et le pathétique sous-jacent que cette proximité peut entraîner. L'essayiste belge devra s'y reprendre quelques années encore avant de réussir la sienne – quinze ans plus tard. Mais si l'auteur juvénile des futurs *Mémoires d'Hadrien* eut sous les yeux, à trente et un ans, le volume publié chez Fasquelle, elle a pu le prendre davantage au mot. N'avait-elle pas été sensibilisée, quelques années plus tôt il est vrai, à l'urgence de rencontrer ceux-là qui vont mourir, surtout si on les aime ? Dans les « Sept poèmes pour Isolde morte » – intitulé plus discrètement, dès l'édition de 1956, « Sonnets pour une morte » – elle se reproche d'être arrivée « trop tard » : « Ceux qui nous attendaient se sont lassés d'attendre », « J'arrive juste à temps pour vous perdre à jamais »<sup>14</sup>. Son Hadrien, en tout cas, commencera et très fatalement conclura dans la même perspective sa lettre à Marc Aurèle<sup>15</sup> : on a souvent cité, à commencer par Marguerite Yourcenar elle-même, cette formule, la seule conservée, dit-elle, « de la version de 1934 » précisément : « je commence à apercevoir le profil de ma mort » (*MH*, p. 298 et *CNMH*, p. 520). *Avant le grand silence*, pour peu qu'elle ait eu sous les yeux ce livre de son grand aîné, a dû lui paraître une manière de testament.

Or l'essai de Maeterlinck, passé l'ouverture hadrianique, se partage principalement entre deux grands thèmes intermittents, mais

---

<sup>14</sup> *Le Manuscrit autographe*, n° 27, mai-juin 1930, sonnet I et II. Les poèmes parus à cette date ont pu être écrits plus tôt, Jeanne de Vietinghoff, à qui ils s'adressent *post mortem*, ayant disparu en 1926.

<sup>15</sup> À noter que Marc Aurèle est très fréquemment utilisé dans *Avant le grand silence*, par exemple p. 131, 134 193-195, 211.

que leur récurrence incite à dire obsessionnels. Le premier est le mysticisme, au sens où l'entendait alors cet essayiste agnostique, et dont une formule de René Caillois, citée par Yourcenar à sa réception à l'Académie française, pourrait fort bien rendre compte, comme relevant d'une « mystique de la matière » (*EM*, p. 549). Le second touche à l'empire ou plutôt à l'emprise des morts.

On connaît la dette du premier Maeterlinck à Ruysbroek l'Admirable, comme l'évolution que connut ensuite sa pensée religieuse<sup>16</sup> ; de même l'usage que fit Marguerite Yourcenar de Maître Eckart ou de Jakob Böhme jusque dans *La Voix des choses* en 1987 tout en connaissant une évolution à certains égards comparable. « Où va l'âme après la mort ? » dit sa traduction de Böhme ; et elle répond en quelque sorte avec lui : « Il n'est pas nécessaire qu'elle aille nulle part » (*VC*, p. 46). « Où vont les âmes après la mort ? » dit de son côté le Maeterlinck d'*Avant le grand silence*, sans donner de source, se demandant du même coup « d'où elles sont sorties », et répondant, entre autres :

Peut-être et plus probablement, ne vont-elles nulle part, ne viennent-elles de nulle part, puisqu'elles sont partout depuis toujours, comme tout ce qui existe ; à moins qu'elles n'aient jamais existé que dans notre imagination (p. 65).

La réponse dernière revient à balayer à ce propos tout mysticisme. Viendra un temps ou Nathanaël proche de sa mort doutera que « ce que le jeune Jésuite eût appelé son âme [...] fût autre chose que posé sur lui ». Formule énigmatique, mais préparée par des considérations moins absconses : à mesure que son délabrement charnel augmente,

on ne sait quoi de fort et de clair lui semblait luire davantage au sommet de lui-même [...]. Il supposait que cette chandelle s'éteindrait [avec lui] ; il n'en était pas sûr. [...]. Il optait pourtant de préférence pour l'obscurité totale [...] (p. 1036-1037)

Que les esprits curieux retournent au texte, car la délibération intérieure ne s'arrête pas là. Les fragments cités suffisent toutefois pour établir, à long terme, une possible correspondance fraternelle entre les deux écrivains. Robert Vivier, auteur d'un *Maeterlinck* sous-

---

<sup>16</sup> Voir à cet égard Joseph HANSE et Raymond POUILLARD, dans le volume *Le Centenaire de Maurice Maeterlinck (1862-1962)*, Bruxelles, Palais des Académies, 1964, le premier pour la communication intitulée « De Ruysbroeck aux "Serres chaudes" », p. 45-129, le second pour l'article « L'Orientation religieuse de Maurice Maeterlinck en 1887 et 1888 », p. 245-274.

titré « Histoire d'une âme »<sup>17</sup>, ne niait certes pas qu'on l'ait souvent dit « mystique » et que lui-même ait usé du mot « avec complaisance » ; mais il n'en croyait pas moins préférable, à son propos, « d'éviter ce mot de mysticisme » : « Car, chose importante, l'âme dont nous suivons les démarches n'aspire à rien qui soit en dehors de la vocation terrestre de chaque âme »<sup>18</sup>.

Dès *Le Trésor des humbles*, l'ancien élève du collège Sainte-Barbe de Gand, le traducteur et commentateur de Ruysbroeck l'Admirable, en attente du « réveil de l'âme » et préoccupé d'une « morale mystique »<sup>19</sup>, amorce le glissement qui amènera à parler à son propos d'« agnosticisme mystique »<sup>20</sup>, et qu'au chapitre de « L'Évolution du mystère », *Le Temple enseveli* (1902) confirme, y associant par souci « de vérité et de sincérité » le rejet des « agenouillem[en]t[s] » d'autrefois<sup>21</sup>. *Avant le grand silence* y revient avec insistance, ne concédant aux mystiques que de ne se comprendre qu'entre eux (p. 175-176) et proposant, puisque « le matérialisme pur est aussi impossible que le spiritualisme sans mélange » d'admettre, « *ex æquo*, l'esprit et la matière » (p. 119), la distinction n'étant pour lui qu'« une question de mots » (p. 125)<sup>22</sup>. De là que l'homme puisse affirmer « Nous sommes aussi immortels, aussi éternels que l'univers », puisque nos molécules en viennent, et y retournent après la mort (p. 92), dût cette éternité impliquer « l'abolition de la conscience individuelle » (p. 44)<sup>23</sup>. Que cela conduise à postuler à l'occasion une intelligence de la matière, présente « une fois pour toutes, [...] depuis

---

<sup>17</sup> Joseph HANSE et Robert VIVIER (dir.), *Maurice Maeterlinck*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1962.

<sup>18</sup> Robert VIVIER, « Deux aspects de Maeterlinck », *Le Centenaire [...]*, *op. cit.*, p. 234 et 235.

<sup>19</sup> Ce sont des titres de chapitres dans l'essai de 1896, où l'on peut lire « Un temps viendra peut-être [...] où nos âmes s'apercevront sans l'intermédiaire de nos sens » (p. 31), « Nous arrivons aux portes de [...] la vie divine des mystiques » (p. 66 de l'édition du Mercure de France, 1943), mais aussi : « le seuil franchi, où sont nos certitudes ? » (*ibid.*), où sont les « clartés extérieures de l'abîme » (p. 67) ?

<sup>20</sup> Formule de Guy Doneux, citée par Robert Vivier, qui en conteste l'exactitude (« Deux aspects [...] », *op. cit.*, p. 234).

<sup>21</sup> P. 107 de l'édition Fasquelle de 1928.

<sup>22</sup> Ou encore : « L'esprit et la matière [...] ne sont qu'un dans l'espace et le temps » (p. 129), « l'esprit est le mouvement de la matière, et la matière, la forme, la masse de l'esprit » (p. 120). Voir aussi, dans cette perspective, certaines réflexions davantage polémiques, comme celles qui portent, dans la tradition chrétienne, sur Judas (p. 152-154), ou simplement insidieuses, comme « Dieu. Il est la fleur de notre âme [...]. Il est notre création incessante » (p. 17-18).

<sup>23</sup> Voir encore : « Tout est éternel parce que rien n'est périssable » (p. 53), avec cette conséquence que le temps lui-même « est immobile comme l'espace et l'éternité. Il est l'espace et l'éternité » (p. 77), si proche, pour Zénon, de l'expérience de « L'Abîme » : « le temps et l'éternité n'étaient qu'une même chose » (p. 686).

un toujours qui n'a jamais commencé » (p. 120), « intelligence créatrice » (p. 99), tout en se refusant à l'attribuer à un dieu quelconque – « Que nous l'appelions Dieu ou l'Univers, peu importe » (*ibid.*) – et quitte à contester toute infaillibilité à la nature (p. 191) tout en admettant qu'une « Loi suprême » et inconnaissable la gouverne (p. 192), et nous voilà bien proches, fût-ce pour une part contradictoirement, des réticences du Zénon de « La conversation à Innsbruck » devant les explications du monde qui « tendent à prêter à cette obscure Nature ce plan préétabli que d'autres prêtent à Dieu » (p. 646) ou encore de l'hypothèse qu'il propose plus tard à la théologie elle-même peu orthodoxe du prieur : à l'idée que les philosophes de leur temps « postulent pour la plupart l'existence d'une *anima mundi*, sentiente et plus ou moins consciente, à laquelle participent toutes choses [...] », il oppose une vision d'un monde « insentient et tranquille » dont il déduit « l'indifférence de cette substance immuable que dévotement nous appelons Dieu » (p. 729). Un médecin philosophe et athée – fût-ce à la manière dont Lucien Febvre définissait l'athéisme à la Renaissance<sup>24</sup> – a certes d'autres raisons de concéder à un ami malade, religieux de surcroît, une âme supérieure ; tout comme de lui en proposer aussitôt la contrepartie. À un niveau plus modeste – plus humain –, c'est toutefois le même Zénon qui s'interrogera, devant le prieur agonisant, sur la tradition qui veut que « l'âme d'un homme qui s'en va flotte au-dessus de lui comme une flammèche enveloppée de brume », quitte à conclure que « ce qu'il voyait n'était probablement que le reflet dans la vitre d'une chandelle allumée » (p. 749).

Que les esprits forts aient leurs faiblesses, cela ne surprendra personne. Agonisant à son tour et le geôlier, alerté par le sang qui s'écoule, ouvrant brusquement la porte de sa cellule, Zénon, s'il a encore la force de penser que l'« homme qui venait à lui ne pouvait être qu'un ami »<sup>25</sup> – n'est en rien un renégat brusquement crédule : l'effet hallucinatoire ne remet pas en cause le scepticisme du philosophe, il atteste seulement l'intensité d'une amitié et la confiance qu'elle génère, dans l'état de besoin extrême où se trouve le moribond exsangue. C'est dans le même esprit que le Maeterlinck d'*Avant le grand silence*, loin d'être un agonisant lui-même, cède à ce que j'ai appelé l'emprise des morts, qui n'est en fait qu'une forme de son

---

<sup>24</sup> Voir à ce propos *Portrait d'une voix*, p. 115.

<sup>25</sup> *ON*, p. 833, l'auteur elle-même s'offrant parfois une hésitation sur ce point, comme dans les entretiens avec Patrick de Rosbo, où l'arrivant est dit « probablement » le prieur (*ER*, p. 131), tandis que celui de Moritoen est affirmatif (*Portrait d'une voix*, p. 195) – Marguerite Yourcenar s'indignant ailleurs que trop peu de lecteurs l'aient identifié (*YO*, p. 43 – je dois à Bérengère Deprez cette référence décisive).

emprise sur eux<sup>26</sup>. Certes, à aucun moment il ne met véritablement en doute que « les morts ne reviennent point » (p. 165)<sup>27</sup>. Mais fût-ce pour la tourner en dérision, il joue avec l'idée : « Supposons que tous ceux qui sont morts depuis cinquante ans reviennent à la vie » (p. 206), « mettons que demain, les morts que nous avons le plus intimement connus [...] viennent s'asseoir à notre table » (p. 219). Les pages qui suivent se complaisent à une sorte de reconstitution quasi romanesque de la scène, dans le salon paisible,

le père, important, aimablement réticent et soucieux (c'est lui qui offre le déjeuner), la mère doucement effacée, toujours souriante et trouvant seule grâce dans la résurrection, l'oncle obèse et violacé, promenant son gros ventre et ses grosses plaisanteries qui datent d'avant son mariage [...] (p. 221)

*Et cetera*. C'est bien sûr pour conclure que cette présence serait très vite un enfer, la mère seule, chez Maeterlinck, bénéficiant d'une vénération particulière<sup>28</sup> et l'essayiste, par ailleurs intéressé, comme le sera Marguerite Yourcenar, par les sagesses de l'Inde<sup>29</sup>, ne croyant pas plus qu'elle « à la réincarnation » au sens simpliste du terme (p. 55) Mais il ne s'en préoccupe pas moins de conserver une manière de vie aux morts, et plus encore que ce retour au Tout qui est notre participation à l'éternité, la vie que leur permet le souvenir. Certes, ce souvenir n'est pas acquis : « On a dit que l'oubli était la mort de la mort » – ce qu'il conteste. « Mais la mort du souvenir est une seconde mort, plus cruelle que la première, après quoi il ne reste que des ossements sans nom » (p. 182-183). En revanche, si ce souvenir persiste, son effet tient du prodige : « [...] ceux que nous savons morts, vivent plus réellement en nous que les autres » (p. 104). « Il faudrait vivre familièrement avec [les morts] [...]. Il faut qu'avec nous, ils oublient qu'ils sont morts. » (p. 102). En conséquence de quoi se

---

<sup>26</sup> Sur l'emprise de la mort sur Maeterlinck, bien des faits seraient à évoquer, à commencer par ce *Manuel de la Mort* qu'il projette, sans lendemain, en 1885, publiant toutefois *La Mort* en 1913 et insérant dans *L'Araignée de verre*, p. 182, un chapitre sur *Le Livre des Morts* égyptien – assimilé par Marguerite Yourcenar à ce *Bardo Thödol* tibétain dont elle fit grand cas – jusqu'à ce mot d'un confrère de l'écrivain : « La mort, il sait enfin ce que c'est » (rapporté par Gaston COMPERE dans son *Maurice Maeterlinck*, Besançon, La Manufacture, 1992, p. 11).

<sup>27</sup> Tout au plus admet-il fort expéditivement – « ce serait après tout fort possible » (p. 219) – que la science puisse un jour faire ce genre de miracle : « Il est possible qu'à la suite de certaines découvertes qui imminet, de certains développements psychiques, nous ayons un jour une humanité où les morts ne se distingueront plus des vivants » (p. 162).

<sup>28</sup> Voir par exemple p. 223 et 229.

<sup>29</sup> Voir par exemple p. 32, 70, 92, 206.

développe une sorte d'obligation morale de mémoire, dont le pieux agent serait le premier bénéficiaire : « C'est parce que nous oublions nos morts, parce que nous les tuons trop tôt et trop facilement dans notre mémoire que nous rétrogradons [...] » (p. 183)<sup>30</sup>. « Quand nos morts nous disent quelque chose, c'est le meilleur de nous-mêmes qui nous parle en empruntant leur voix » (p. 107).

Pour Zénon, l'incertitude du moi revêt elle aussi des formes équivoques, le corps lui paraissant parfois « composé d'un tissu aussi lâche et aussi fugitif qu'une ombre » (p. 644). Au point d'ajouter, pour l'édification d'Henri-Maximilien : « Je ne m'étonnerais guère plus de revoir ma mère, qui est morte, que de retrouver au détour d'une rue votre visage vieilli [...] » (*ibid.*). Certes, le personnage, si fraternel qu'il soit, n'est pas l'auteur, laquelle peut déclarer, dans son discours de réception à l'Académie française, « Quiconque a foi en la communion des esprits n'a que faire des fantômes » (p. 555)<sup>31</sup> et le chapitre « *Necromantia* », dans *Quoi ? L'Éternité*, convoque d'une tout autre manière les disparus de Fées et de Grand-Gué. L'étude que j'ai irrévérencieusement intitulée « Illuminations » avançait toutefois que ce même chapitre, si sévère pour les pythonisses de tout genre, se révélait vulnérable, sinon aux messages des morts, du moins aux capacités d'une vivante – la tante Marie – de prévoir en quelque sorte sa mort. En tout cas, devant la tombe de sa famille maternelle, à Suarlée, la mémorialiste de *Souvenirs pieux*, s'avisant qu'elle en est le seul « rejeton », s'interroge : « C'était donc à moi de faire ici quelque chose. Mais quoi ? » (p. 740). Sur l'heure, rien, pas même faire sarcler la terre. Mais le livre lui-même, tout comme sa suite, est une manière de réponse, qui prend la forme d'une chronique de ces vies disparues. Comme dans le cas d'Hadrien en procès de réhabilitation, et sans

---

<sup>30</sup> Et peu importe la raison curieuse qu'il en donne : « car les morts, purifiés par la tombe, sont toujours meilleurs et plus intelligents que les vivants [...] » (*ibid.*).

<sup>31</sup> À noter à cet égard que la section « Spiritisme », dans les notes de lecture de *Sources II*, tout entière consacrée au livre d'Alan GOULD, *The Founders of Psychical Research*, ne s'intéresse véritablement qu'à la personnalité de ces trois fondateurs. L'influence sur l'œuvre, indéniable dans ce cas, tient à l'expérience de l'un d'eux, enfant, devant une taupe écrasée par une voiture, et plus triste encore qu'on lui dise qu'elle n'a pas d'âme et donc pas de ciel : comme Nathanaël devant la fosse creusée pour Foy et la taupe coupée en deux, associant la mémoire de la morte et celle de la « bestiole assassinée » (*HO*, p. 959). Tout au plus la section s'achève-t-elle sur cette conclusion, qui atteste du moins qu'une autre question s'est posée : « dans le domaine du spiritisme au moins [...], aucun exemple d'une personnalité survivant en pleine lucidité et en pleine vigueur [...] l'homme ne progresse qu'en état d'incarnation » (p. 189-190). Moins significative encore, la section « Occultisme. Magnétisme », consacrée à un livre May-Ann South, note seulement qu'elle « se tait sur le spiritisme », se demandant si elle a pratiqué, « comme tant de ses contemporains, entre autres Hugo, ce qu'on pourrait appeler la nécrosophie spirite » (p. 191).

prétendre que l'impulsion nouvelle soit venue essentiellement de là, l'amorce de quelques pages d'*Avant le grand silence*, ironiques en l'occurrence, semble recevoir ainsi, au terme d'une vie de romancière doublée d'une essayiste, le plein développement qu'il n'a pu tout au plus que suggérer. Relativisons l'hypothèse. Dans les « Sonnets pour une morte », inspirés sans contestation possible par le décès de cette mère de substitution qu'ils ne cessent d'apostropher, on lisait déjà – bien avant *Le Grand Silence* : « Et vous vivez un peu puisque je vous survis »<sup>32</sup>. À travers les lieux communs du deuil, comment cerner l'influence, sinon en la reconnaissant, pour autant qu'elle change de sens, interchangeable, par un effet du lieu commun et de *la communion des esprits* ? Qu'une influence ait joué, concluons comme Nathanaël : « peut-être »<sup>33</sup>, et sans exclure qu'elle en ait traversé d'autres, qui aient davantage marqué. Marguerite Yourcenar, de toute manière, et quelle que soit la morbidité qui pèse sur son œuvre, continue d'écrire des pages qui ne relèvent pas de l'essai, mais de la maîtrise, appelant à la rescousse les sèches archives et les souvenirs pieux qui lui permettent néanmoins de rendre vie et apparence de réalité aux morts ancestraux, parmi lesquels, outre un semblant de père longtemps proche, deux mères également absentes, la décriée et la vénérée, la réelle et la substitutive, la première en fin de compte reconsidérée à son tour comme on le ferait d'une fille morte trop tôt. La plus grande divergence, entre Marguerite Yourcenar et Maeterlinck, c'est peut-être qu'au moment où l'essayiste belge en perte de créativité se prédispose assez précocement à mourir et se remet pour ce faire en quête d'une sagesse sans illusions qui trouve sa plus naturelle expression dans l'écriture du fragment, l'auteur du *Labyrinthe du monde*, pour ce testament lucide et désenchanté qui se sera écrit jusqu'à ce que la plume lui tombe des mains, ne voit d'autre forme que celle d'une *saga* comme par hasard inachevée.

---

<sup>32</sup> *Le Manuscrit autographe*, n° 27, mai-juin 1930, p. 85-88, sonnet IV. Les contradictions internes de ces vers de vénération – « Si vous pensez à nous, votre cœur doit nous plaindre », « [...] un peu de votre voix a passé dans mon chant » (sonnets III et IV), *versus* « Vous ne saurez jamais que j'emporte votre âme », « Je ne veux pas troubler, par une plainte vaine, / L'éternel rendez-vous de la terre et des morts » (sonnets IV et VII) – attestent la malléabilité, l'instabilité d'une matière où l'imagination tristement s'ingénie.

<sup>33</sup> À propos de l'âme, précisément : « Ou peut-être la petite flamme claire continuerait à brûler [...] » (*OR*, p. 1037).